



**HAL**  
open science

# ‘Dans les bras de Neptune enlacée’ : corps insulaire de l’Angleterre, d’Élisabeth Ire à Jacques Ier

Christine Sukic

► **To cite this version:**

Christine Sukic. ‘Dans les bras de Neptune enlacée’ : corps insulaire de l’Angleterre, d’Élisabeth Ire à Jacques Ier. *Savoirs en Prisme*, 2012, Images et insularité, 1, pp.257-272. 10.34929/sep.vi01.37 . hal-02511501

**HAL Id: hal-02511501**

**<https://hal.univ-reims.fr/hal-02511501>**

Submitted on 18 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

## « Dans les bras de Neptune enlacée » : corps insulaire de l'Angleterre, d'Élisabeth I<sup>ère</sup> à Jacques I<sup>er</sup>

Dans l'un des célèbres portraits d'Élisabeth I<sup>ère</sup> que l'on peut voir à la National Gallery de Londres, le « Ditchley portrait »<sup>1</sup>, qui date de 1592, le corps même de la reine, tel qu'il apparaît dans le tableau, semble évoquer l'insularité de l'Angleterre et donne l'impression d'être une partie intégrante de la carte du pays dessinée sur le sol et dont la reine semble surgir ici comme un relief. Elisabeth est, en effet, une île dans ses représentations, dont celle de la reine vierge, territoire imprenable se confondant avec l'île forteresse que l'ennemi espagnol ne peut envahir, tout comme son beau-frère, Philippe II, veuf de Marie Tudor, n'avait pu la convaincre d'un mariage espagnol.



**Fig. 1**

Christopher Saxton, *Atlas of England and Wales*, 1574-1579, frontispiece.

By permission of the Folger Shakespeare Library.

<sup>1</sup> Visible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.npg.org.uk/collections/search/portrait/mw02079/Queen-Elizabeth-I-The-Ditchley-portrait>.

Son corps même semble parfois figurer la représentation du pays, comme dans le frontispice de l'Atlas de Christopher Saxton, *Atlas of England and Wales* (Atlas de l'Angleterre et du pays de Galles) publié en 1579, montrant la reine Élisabeth trônant au centre de l'image, et entourée de deux figures masculines censées représenter (à droite) la géographie et (à gauche) l'astronomie (FIG 1). L'ouvrage étant clairement, par son titre, un atlas, c'est donc la reine qui, au lieu d'une carte, et au moins sur ce frontispice, est censée figurer une représentation cartographique du pays dont elle est la souveraine. C'est son corps qui annonce, sur le frontispice, les représentations cartographiques à venir. On a donc l'impression que la reine, dans nombre de ses représentations, en particulier iconographiques, se confond avec le pays même, y compris dans sa représentation corporelle. On peut se référer également à la page de titre de l'ouvrage politique de John Case, *Sphaera civitatis* (1588)<sup>2</sup>, où ses bras entourent le royaume (Angleterre, France et Irlande) et où le corps de la reine se confond à la fois avec une représentation ptolémaïque du monde et avec le gouvernement de son pays dont les vertus sont figurées par les sphères. Le corps d'Élisabeth est donc un pays-monde, monde limité bien sûr, fini, isolé dans sa représentation, et dont l'*omphalos* semble souligner l'anglo-centrisme de cette représentation politique.

L'insistance d'Élisabeth I<sup>re</sup> sur la nécessité de sa virginité, qu'elle affirme déjà dans une réponse au Parlement dès 1559, un an après son accession au trône, virginité ou chasteté dont on ne sait bien sûr si le terme doit se comprendre au sens strict ou s'il s'agit d'une métaphore de la vertu, renforce l'idée d'isolement corporel de la reine et d'une association avec l'île. Dans sa pièce de 1584 *The Arraignment of Paris (Le Jugement de Paris)*, George Peele utilise un jeu de mot qui associe Élisabeth (Eliza) aux Champs Élysées (Elizium) : « *The place Elizium hight, and of the place, / Her name that governes there Eliza is* »<sup>3</sup>. Les Champs Élysées étant depuis Pindare (dans les *Olympiques*) assimilés aux mythiques îles Fortunées (ou îles des Bienheureux), Élisabeth devient donc, chez Peele, la représentation spatiale de ces îles de légende, très souvent associées à l'Angleterre par les poètes de son temps. J'y reviendrai un peu plus tard.

2 Queen Elizabeth I, Title page to John Case's *Sphaera Civitatis*, Oxford 1588 Fitzwilliam Museum Cambridge UK, visible en ligne à partir de : <http://www.fitzmuseum.cam.ac.uk/opac-direct/35995.html>

3 Cité par Josephine Waters Bennett dans son article "Britain among the Fortunate Isles", *Studies in Philology*, vol. 53, N°2 (Apr., 1956), p. 114-40, ici p. 125).



Fig. 2

*O caput elleboro dignum* [Monde dans une tête de fou], Oronce Fine, 1590. Source : gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b7710391q>

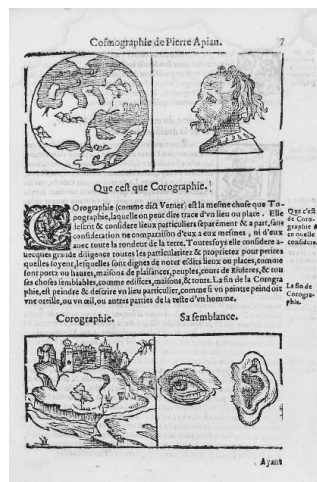


Fig. 3

Apian Petrus. *La cosmographie : traictant de toutes les régions, pays, villes & citez du monde, par artificice astronomique*, nouv. Trad. De latin en François par Gemma Frisius, 1553. Source : gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54637z>

On le sait, le développement de la cartographie au XVI<sup>e</sup> siècle se fait parallèlement à celui de l'anatomie, et il arrive très souvent que la représentation cartographique d'un territoire se présente comme une anatomie, que la carte d'un

territoire soit aussi celle d'un corps ou de la partie d'un corps. On connaît par exemple la célèbre représentation du « monde dans une tête de fou », conservée à la BnF (qui date de 1590, « *O caput elleboro dignum* ») (voir Fig. 2), représentation satirique de la vanité et de la folie du monde. Comme l'a bien montré Bernhard Klein<sup>4</sup>, le rapport entre la carte et le corps est essentiel. Selon Klein, c'est en particulier Petrus Apian, dans sa *Cosmographie* (1553), qui, en décrivant la différence entre géographie et chorographie (description régionale, alors que la géographie est une description du monde), indique le rapport entre la carte géographique avec le corps, et chorographique avec les parties du corps (voir Fig. 3). Les fleuves sont d'ailleurs souvent considérés comme les « veines » du pays. Klein rappelle également l'importance (souvent exprimée dans les préfaces écrites par les cartographes) du geste de suivre les traits de cartes avec le doigt, qui équivaut pour eux à un véritable voyage de nature physique. Enfin, Klein note que les représentations cartographiques du corps sont bien souvent des figures féminines. Par exemple, le cartographe allemand Sebastian Münster, dans sa *Cosmographia* (édition de 1588), inclut la carte d'une Europe féminisée, et souveraine, centre névralgique du monde et qui semble être une île dans l'océan du monde. Dans la littérature anglaise de l'époque, la représentation cartographique d'un corps féminin peut aussi rappeler l'élegie de John Donne (« *To His Mistress Going to Bed* »), où le poète voit dans le corps de la femme une *mappa mundi* sur laquelle il peut voyager du bout des doigts et qui le conduira jusqu'au Nouveau Monde :

*O, my America, my Newfoundland,  
My kingdom, safest when with one man mann'd,  
My mine of precious stones, my empery;  
How am I blest in thus discovering thee!*<sup>5</sup>

La représentation d'Élisabeth I<sup>re</sup> est donc fortement marquée par l'idée d'une forteresse imprenable, image renforcée par la propagande entourant la victoire de 1588 contre l'Armada. À partir de ce contexte d'une représentation de l'Angleterre par la figure féminine et souveraine d'Élisabeth, île imprenable, représentation où les « deux corps » de la reine – le corps humain et le corps symbolique – se confondent, pour reprendre l'expression de Kantorowicz, j'aimerais maintenant me poser la question de cette représentation lorsque, en 1603, la reine meurt et que le nouveau souverain, Jacques I<sup>er</sup>, jusque-là Jacques VI d'Écosse, accède au trône d'Angleterre. Dans la perspective d'une telle représentation du royaume, son arrivée au pouvoir pose d'abord et essentiellement la question du genre (*gender*) : comment le royaume passe-t-il d'une représentation féminisée à une représentation (éventuellement) masculinisée ? Ensuite, se

4 Bernhard Klein, *Maps and the Writing of Space in Early Modern England and Ireland*, London, Palgrave, 2001.

5 « Ô toi, mon Amérique, terre neuve pour moi ! / Royaume plus sûrement gardé par un seul homme, / Ma mine de pierres précieuses, mon empire, / Que je suis bienheureux d'ainsi te découvrir » (John Donne, *Poésie*, traduction et édition Robert Ellrodt, Paris, Imprimerie Nationale, 1993, p. 205).



pose la question du lien symbolique entre Jacques I<sup>er</sup> et son royaume. En effet, le nouveau souverain n'a jamais mis les pieds dans ce pays auparavant. Avant d'arriver à Londres, il lui faut accomplir au cours de l'année 1603 un voyage à travers le pays depuis l'Écosse, avec quelques étapes plus ou moins prolongées par l'épidémie de peste qui sévit alors à Londres : Berwick (la ville la plus septentrionale d'Angleterre), puis Widdrington, Newcastle, Durham, York, Doncaster, Newark, Burley, Royston et Theobalds<sup>6</sup>. Il n'accomplit son arrivée officielle à Londres qu'en 1604.

Le périple de l'Écosse à Londres peut être considéré comme une sorte d'apprentissage du territoire sur lequel il règne désormais. Cette connaissance du pays dans sa réalité géographique fait d'ailleurs partie des conseils traditionnels donnés aux Princes : dans les diverses « éducations » des Princes du XVI<sup>e</sup> siècle, celle d'Érasme, par exemple, l'on trouve la nécessité de bien connaître son royaume afin de le bien gouverner<sup>7</sup>. Cette nécessité se retrouve à l'époque de Jacques I<sup>er</sup>, puisqu'en 1607, le topographe John Norden conseille au roi, dans son *Surveyors' Dialogue* (le dialogue des arpenteurs) d'être familier de son propre territoire (« *It well befitteth a Prince to be trulie acqwaynted with his owne territorie* »<sup>8</sup> ; il sied au Prince de bien connaître son propre territoire). Comme on l'a vu, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, cette connaissance peut passer par la lecture d'une carte et non plus seulement par le voyage à cheval.

Enfin, et cette question est essentielle pour ce qui concerne l'insularité du pays, l'arrivée de Jacques I<sup>er</sup> au pouvoir pose la question de la définition géographique du territoire. D'un côté, on peut dire que l'addition de l'Écosse aux territoires sur lesquels règne le souverain pourrait parfaire le caractère insulaire du pays, puisque, avant cette date, on ne peut pas dire que l'Angleterre soit une île, même si, comme on le voit par exemple dans le fameux monologue de Jean de Gand dans le *Richard II* de Shakespeare, elle est parfois définie comme telle. Dans son monologue, Jean de Gand compare l'Angleterre à un jardin, mais la nomme également « île porteuse de sceptres », « Cette pierre précieuse sertie dans une mer d'argent », ou encore « l'Angleterre, que ceinture la mer triomphante » (*Richard II*, II. 1. 41, 46, 61<sup>9</sup>), suggérant donc l'idée d'un isolement du pays, d'une royaume-île où l'on choisit de ne pas voir le voisin écossais. Avec l'ajout de l'Écosse (le pays de Galles fait déjà partie du royaume), la Grande-Bretagne pourrait donc, cette fois, être véritablement une île. Néanmoins, l'arrivée au pouvoir d'un étranger peut mettre en péril l'homogénéité de cette île. De plus, l'union des deux pays ne s'accomplit que partiellement et symboliquement puisque, bien que le même souverain règne sur les deux royaumes, Écosse et Angleterre demeurent des entités politiques indépendantes, et ce jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'Acte d'Union. Jusque-là, le « royaume de

6 Sur cet itinéraire, voir Alan Stewart, *The Cradle King. A Life of James VI & I*, Londres, Chatto & Windus, 2003, p. 1168.

7 Voir Lester K. Born, « Erasmus on Political Ethics : the *Institutio Principis Christiani* », *Political Science Quarterly*, vol. 43, n°4 (déc. 1928), p. 520-43, ici p. 531.

8 *The Surveyors Dialogue*, p. 18, cité par Bernhard Klein, *op. cit.*, p. 88.

9 *Richard II*, trad. Jean-Michel Déprats, in *Histoires*, vol. 2, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 54-56.

Grande-Bretagne » n'existe pas véritablement, même si le terme est fréquemment employé, à commencer par le roi lui-même. Dans sa « Proclamation » au parlement datant d'octobre 1604, il se nomme « roi de Grande-Bretagne » et parle de l'union, « ou plutôt la réunion de ces deux puissants, fameux et anciens royaumes d'Angleterre et d'Écosse sous une seule couronne impériale ».

Enfin, on peut aussi se poser la question de la colonisation dans la problématique de la représentation géographique et symbolique du royaume : l'Angleterre commence, sans grand succès, à coloniser le Nouveau Monde à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle sous le règne d'Élisabeth, puis au début du XVII<sup>e</sup> siècle, pendant le règne de Jacques I<sup>er</sup>. Cet élargissement du territoire peut-il être vu comme une autre remise en question de l'insularité du pays ? Ou bien lui donne-t-il plus de force, de pouvoir et de caractère impérial ?

Partons donc de 1603, année de l'accession au trône de Jacques I<sup>er</sup>. Lors de cette accession, plusieurs poètes en profitent pour tenter de s'attirer les faveurs du nouveau souverain, en lui adressant par exemple des œuvres poétiques ; d'autres participeront aux célébrations londoniennes de l'accession avec l'écriture de spectacles créés spécialement pour cette occasion. J'aimerais tout d'abord m'intéresser à un texte qui est particulièrement pertinent sur cette question de la représentation géographique. Il s'agit du *Panegyrique Congratulatoire*<sup>10</sup> (compliment en forme de panégyrique) écrit par le poète, dramaturge et historien Samuel Daniel, qu'il présente au roi alors que celui-ci est encore en voyage entre l'Écosse et l'Angleterre au cours de l'année 1603.

Samuel Daniel naît en 1562 et meurt en 1619. Il est étudiant à Oxford, où il devient l'ami de John Florio, le traducteur de Montaigne en anglais, et où il aurait rencontré Giordano Bruno, si l'on en croit le préfacier de sa traduction des emblèmes de Paolo Giovio. Il est proche du cercle de la comtesse de Pembroke, sœur de Philip Sidney. Après sa traduction de Giovio, il écrit des pièces de théâtre (pastorales, théâtre politique, une *Cléopâtre*) des poèmes (recueil de sonnets néo-pétrarquistes, *Delia*, des poèmes narratifs, historiques), des masques de cour, une histoire de l'Angleterre en prose ainsi qu'un traité de poésie (*La Défense de la Rime*, qui paraît la même année que le *Panégyrique*, 1603). C'est donc un contemporain de Shakespeare, très prolifique, considéré comme un auteur majeur à l'époque et encore aujourd'hui.

En 1603, Samuel Daniel tente donc de se faire connaître auprès du nouveau roi. Il est d'ailleurs rapidement nommé grand maître des cérémonies auprès de la reine Anne, ce qui lui permettra d'écrire plusieurs spectacles de cour ou masques. Il est aussi proche du jeune prince Henry.

Le *Panégyrique* de Daniel, qui comprend 584 vers est, selon la tradition classique, un éloge. On aurait pu s'attendre à un simple éloge du nouveau roi, mais en l'occurrence, ce panégyrique s'adresse à la fois à Jacques I<sup>er</sup> et à l'Angleterre, ce qui est, en un certain sens, conforme au modèle classique puisque les panégyriques classiques pouvaient faire l'éloge d'un lieu ou d'une personne.

<sup>10</sup> Édition utilisée : Daniel, Samuel, *A panegyrike congratulatoire to the Kings Maiestie Also certaine epistles*, Londres, 1603, consultée sur la base de données LION (Literature Online).

Mais Daniel, quant à lui, choisit de s'adresser à la fois au souverain et au pays. Le début du poème évoque l'Angleterre comme une figure féminine :

... yet could she never be  
Thus blest at home, nor ever come to grow  
To be intire in her full Orbe till now.<sup>11</sup>

Au regard de ce que nous avons déjà fait remarquer à propos de la représentation d'Élisabeth I<sup>re</sup>, on pourrait penser que cette figure féminine est une allusion à la reine défunte, mais il n'en est rien. Daniel fait d'ailleurs peu référence à la reine Élisabeth dont il ne cite pas le nom. Il en parle indirectement, s'adressant au roi et s'excusant de pleurer la reine : « *And give us leave if we / Rejoyce and mourne, that cannot without wrong, / So soone forget her, we enjoyde so long* »<sup>12</sup>. Cette allusion semble être un passage obligé, puisque Daniel ne s'y attarde guère. Et au vers 77, il enterre la reine pour de bon, en écrivant : « Qu'elle repose en paix ». Les références à l'Angleterre ne sont donc pas liées à la souveraine qui vient de mourir. En fait, dans le poème, Daniel tente bien d'établir une continuité historique entre le royaume anglais et Jacques I<sup>er</sup>, mais en évoquant plutôt l'histoire que l'actualité et notamment la figure d'Henry VII, arrière-arrière grand-père du roi, et souverain ayant mis fin à la guerre des Deux-Roses.

On note dans le poème l'abondance de métaphores géographiques, notamment dans toute la partie qui concerne les conseils au roi, comme si le bon gouvernement du nouveau souverain dépendait de sa conscience du territoire britannique. En cela, le poème est conforme à l'idée que le souverain doit bien connaître son territoire. Mais le roi lui-même devient aussi élément géographique. Ainsi, il est comparé à ces « grands fleuves qui coulent lentement », tandis que les « petits torrents qui rugissent plus fort [...] travaillent beaucoup moins » (v. 249 et 252). Daniel utilise aussi l'image traditionnelle du soleil souverain, que l'on retrouve d'ailleurs dans de nombreux spectacles de cour, comme dans le masque de Ben Jonson, *The Masque of Blackness* (*Le Masque de la noirceur*, 1603). Là encore, Daniel en profite pour intégrer le souverain dans une métaphore géographique, un relief symbolique indiquant le bon gouvernement du roi rayonnant sur le pays : « *There are no mightie Mountaines interpos'd / Betweene thy beames and us, t'imbarre thy light* » (v. 187-8)<sup>13</sup>.

Mais surtout, Daniel s'efforce de définir une nouvelle géographie pour ce nouveau pays. Il a bien sûr conscience des changements dans la définition du royaume et de ses implications symboliques. Ce qui caractérise le royaume, avec l'arrivée du nouveau souverain, c'est une beauté et une proportion physiques, d'abord figurées par l'image de la sphère, dans le passage déjà cité : jusqu'à maintenant, l'Angleterre « ne s'est jamais trouvée à ce point / Dans la plénitude de sa

11 Elle n'a pu être / Aussi bienheureuse chez elle, et n'a jamais atteint à ce point / La plénitude dans sa sphère tout entière.

12 Pardonne-nous si nous nous / Réjouissons et si nous pleurons ; nous ne pourrions, sans avoir tort, / Oublier si vite celle que nous avons aimée si longtemps.

13 Aucune montagne puissante ne s'interpose / Entre tes rayons et nous, pour nous barrer le chemin à ta lumière.



« sphère tout entière » (v. 7-8). La sphère pourrait rappeler les représentations de la reine Élisabeth régnant sur la perfection circulaire du royaume d'Angleterre. Puis, dès la deuxième strophe, Daniel fait allusion à la redéfinition insulaire du royaume en évoquant le changement géographique et toponymique qui est un des thèmes principaux du poème :

*O thou mightie State,  
Now thou art all great Brittain, and no more,  
No Scot, no English now, nor no debate:  
No Borders but the Ocean, and the Shore,  
No wall of Adrian serves to seperate  
Our mutuall loue, nor our obedience (v. 10-15).<sup>14</sup>*

La redéfinition géographique du pays suggère d'abord une unité (plus de conflit, plus de mur d'Hadrien), une unité qu'il définit aussi par sa « Proportion régulière » (54). L'unité donne aussi au pays des frontières constituées uniquement par les côtes, montrant son nouveau statut insulaire évoquant cette perfection géographique. Daniel nomme également les nouvelles limites du royaume (Douvres au sud-est, Totnes au sud-ouest, et au nord, c'est-à-dire en Écosse, les Orcades, ainsi que les montagnes écossaises, v. 145-6). Il intègre ainsi à cette géographie des éléments autrefois disparates, autrefois séparés par leur appartenance nationale distincte.

Cette île nouvelle a de plus été forgée par Dieu, dont le poète dit (v. 90-1) qu'il en a aplani le relief, et qu'il a nivelé le monde afin de faciliter le « passage » du roi du nord vers le sud.

Enfin, Daniel perçoit dans le *Panegyrique* le nouvel État comme un véritable empire, « cet Empire du Nord » (v. 100), « ce grand et spacieux État » (v. 123), dont les caractéristiques principales sont sa puissance, son abondance et le nombre élevé de ses habitants avec l'agrandissement du royaume. Car, si la limite de l'île est l'océan qui l'entoure, Daniel rappelle au roi que la prospérité de l'île dépend aussi de la fermeture de ses frontières. C'est d'ailleurs là une de ses obsessions (dans ce poème et ailleurs). Il y a, dit-il, « assez de place pour tout le monde » (v. 281). Tout désir d'expansion serait vain. En effet, pour Daniel, il y a plus à gagner dans cet apport apparaissant ici comme quasi naturel, que dans une expansion coloniale qui serait contre-nature : « *By which improvement we shall gaine much more / Then by Peru, or all discoveries* » (v. 273-4)<sup>15</sup>. Il insiste plus bas en faisant de cet élargissement du royaume la seule expansion possible : « *This is the onely key t'unlocke the dore, / To let out plentie that it may suffice* » (v. 277-8)<sup>16</sup>.

14 O toi puissant État,  
Maintenant tu es toute Grande-Bretagne et rien d'autre,  
Plus d'Écossais, d'Anglais maintenant, plus de conflit ;  
Plus d'autres frontières que l'Océan et la côte ;  
Plus de mur d'Hadrien pour séparer  
Notre amour mutuel ou notre obéissance.

15 Par ce progrès, nous gagnons beaucoup plus / Que par le Pérou, ou d'autres découvertes.

16 C'est là la seule clef capable d'ouvrir la porte / À l'abondance qui doit suffire.

Il est intéressant de noter que quelques années plus tard, vers 1609-10 (la date est incertaine car le texte est demeuré à l'état de manuscrit), Samuel Daniel écrit une épître au Prince Henry – le fils aîné de Jacques I<sup>er</sup> qui mourra en 1612 à l'âge de 18 ans – épître ouvertement anticolonialiste alors que le pays se trouve dans un contexte de colonisation, notamment après la création par Jacques I<sup>er</sup> de la société Virginia Company, chargée d'établir des colonies dans le Nouveau Monde, que Daniel appelle dans l'épître « ce monde nouvellement détecté ». Le poète rappelle au jeune prince qu'il est dangereux de « transgresser / Ces limites de l'Océan, dont Hercule a proscrit le passage » (v. 12)<sup>17</sup>, faisant allusion aux colonnes d'Hercule censées représenter les confins du monde connu et civilisé. Comme l'a montré Ian MacInnes dans un article récent, Daniel exprime dans l'épître sa peur que le caractère national anglais ne soit corrompu par cette entreprise, si elle réussit<sup>18</sup>.

Il revient encore sur cette idée de la nécessité de se limiter aux frontières de l'île dans son masque de cour, *Tethys Festival (Les Fêtes de Téthys)*, écrit en 1610 lorsque le prince Henry est créé prince de Galles et où Daniel rappelle à Henry qu'il est « seigneur / Et prince des îles » (v. 194-95)<sup>19</sup>, c'est-à-dire prince des îles britanniques et non des îles lointaines, celles qui se trouvent au-delà des limites autorisées, tandis que son père est « roi océan » (v. 141). Précisons tout de même que le titre de Lord of the Isles (seigneur des îles) est l'un des titres officiels du duché de Rothesay, qui appartenait à l'héritier de la couronne écossaise, et aujourd'hui, britannique. Daniel insiste donc, encore une fois, sur la nécessité de se cantonner à une seule île, territoire qui se suffit à lui-même, et qui contient toutes les richesses du monde. En effet, la déesse Téthys fait envoyer au prince une écharpe sur laquelle apparaît une carte du territoire britannique et qui est ainsi décrite :

*This skarffe, the zone of love and Amitie,  
T'ingird the same; wherein he may survay,  
Infigur'd all the spacious Emperie  
That he is borne unto another day.  
Which, tell him, will be world enough to yeeld  
All workes of glory ever can be wrought.  
Let him not passe the circle of that field,  
But thinke Alcides pillars are the knot  
For there will be within the large extent  
Of these my waves, and watry Gouvernement*

17 « To Prince Henrie », in John Pitcher, *Samuel Daniel: The Brotherton Manuscript. A Study in Authorship*, The University of Leeds School of English, 1981, p. 131-7.

18 Ian MacInnes, « "Some Gothicq barbarous hand" : Poetry and Foreign Policy in Samuel Daniel's 'Epistle to Prince Henry' », *Appositions: Studies in Renaissance/ Early Modern Literature & Culture*, 2009 (2). Voir aussi Christopher Hodgkins, *Reforming Empire: Protestant Colonialism and Conscience in British Literature*, University of Missouri Press, 2002, p. 147-152 et Andrew Fitzmaurice, *Humanism and America: An Intellectual History of English Colonisation, 1500-1625*, Cambridge University Press, 2003, p. 81-82.

19 *Tethys Festival*, in *Court Masques*, éd. David Lindley, The World's Classics, Oxford University Press, 1995, p. 54-65).

*More treasure, and more certaine riches got  
Then all the Indies to Iberus brought...* (v. 200-11).<sup>20</sup>

266

On retrouve ici toutes les obsessions de Daniel : la définition de la Grande-Bretagne comme territoire se suffisant à lui-même, île semblant se confondre avec le cercle parfait de la terre (dans la vision ptolémaïque qu'il en a), et marquée par une limite, les colonnes d'Hercule, au-delà de laquelle le monde est inconnu, dangereux. Evidemment, les colonnes d'Hercule représentent aussi le détroit de Gibraltar : il s'agit d'une limite géographique aussi bien que d'une limite symbolique, représentant non seulement les confins du monde mais la présence de l'ennemi espagnol, qui se laisse, lui, abuser et attirer par les richesses des « Indes ». Dans l'épître au Prince, Daniel fait également allusion à Charles Quint et à une Espagne affaiblie par les dettes après les conquêtes dans le Nouveau Monde.

On pourrait également citer ici le spectacle élaboré par Ben Jonson pour la même occasion, c'est-à-dire la création du prince de Galles, *The Speeches at Prince Henry's Barriers* (Les discours prononcés pendant les tournois du Prince Henry), dans lequel il nomme aussi le Prince « seigneur des îles » mais introduit une nouvelle représentation symbolique du pays en établissant un lien entre la légende arthurienne et l'arrivée au pouvoir de Jacques I<sup>er</sup>, grâce auquel la Bretagne est redevenue ce qu'elle était : « *Now when the Island hath regain'd her Fame / Intire, and perfect, in the ancient Name* »<sup>21</sup>.

Ces œuvres de Samuel Daniel (le *Panegyrique*, l'épître au Prince ainsi que *Les Fêtes de Téthys*) participent donc d'une entreprise plus vaste de sa part que l'on peut considérer comme une défense et illustration du caractère national, et dont l'insularité est une des composantes essentielles. L'insularité géographique du pays, sans cesse rappelée par Daniel, est aussi une manière de créer une insularité symbolique, qui renforce l'idée de nation. L'arrivée au pouvoir du nouveau roi, puis la personnalité du prince Henry, jeune homme intelligent et en qui se fondaient les espoirs de nombreux poètes et artistes de l'époque<sup>22</sup>, donnent à Daniel l'occasion d'exprimer sa vision du caractère national.

Mais ce désir de fermeture, de protection par les frontières naturelles d'une île ne se cantonne pas à l'œuvre de Daniel (même s'il en est l'un des

20 Cette écharpe, ceinture de l'amour et de l'amitié,  
Afin de l'en ceindre ; en celle-ci il observera,  
Tout son immense empire ainsi qu'il y est dessiné  
Et dont il héritera un autre jour ;  
Et qui, dites-lui, sera monde assez grand pour y offrir  
Toutes les œuvres de gloire qui se puissent forger.  
Qu'il ne dépasse pas le cercle de cette terre,  
Mais que les colonnes d'Hercule en marquent le terme.  
Car il y aura dans ce grand territoire,  
Sur ces flots qui sont miens et sur lesquels je règne  
Plus de trésors et de richesses certaines à gagner  
Que toutes les Indes apportées à Iberus.

21 Maintenant que cette île a retrouvé la renommée, / Entière, et parfaite, de son ancien nom  
(Ben Jonson, *The speeches at Prince Henry's barriers* in *The Workes of Beniamin Jonson*, London, 1616, p. 24, consulté sur LION, Literature Online).

22 Voir à ce sujet le célèbre ouvrage de Roy Strong, *Henry Prince of Wales and England's Lost Renaissance*, Londres, Pimlico, 2000 [1986].

meilleurs porte-parole). Il apparaît dans de nombreux écrits de l'époque, et se trouve exprimé par une citation emblématique de Virgile, dans les *Bucoliques*, exprimant la séparation naturelle de l'Angleterre du reste de l'Europe, voire du monde, et que l'on retrouve évidemment dans l'œuvre de Daniel. Comme l'explique, dans un article déjà ancien, Josephine Waters Bennett<sup>23</sup>, cette idée de séparation a pour origine une vision du monde antique selon laquelle la terre est constituée d'une masse unique de territoires entouré d'un océan. Les « Bretons », comme les appelle Virgile, sont ainsi, « isolés au bout du monde » (*Bucoliques* I, 66)<sup>24</sup>. Dans les textes antiques, on évoque souvent cette séparation, ainsi que le fait que la Grande-Bretagne (*Britannia*) se situerait aux confins du monde (*et ultimos orbis*). À cette idée de séparation s'ajoute l'association de Britannia avec les Îles Fortunées, ou Hespérides, ou Thulé (que Virgile appelle aussi *Ultima Thule* et qui représentait aussi cette idée de confins, de bout du monde). Giordano Bruno lui-même, dans sa dédicace des *Fureurs héroïques* adressée à Sidney (1585), évoque « cette contrée qui n'est pas l'orbe terrestre, non plus qu'une partie de cette orbe, mais en est entièrement séparée, comme vous savez bien »<sup>25</sup>.

Le célèbre historien et cartographe William Camden utilise la citation de Virgile dans son ouvrage *Britannia*, description géographique mais aussi historique de la Grande-Bretagne publié pour la première fois en latin en 1586, et dans une traduction anglaise en 1607, l'édition anglaise étant dédiée à Jacques I<sup>er</sup>. Camden débute l'ouvrage en explicitant la citation, comme s'il s'agissait d'une citation originelle, archétypale, définissant la nature même de la Grande-Bretagne, « Britain ». La Bretagne (encore appelée Albion) est, selon Camden, « l'île la plus célèbre du monde ». Il ne manque pas non plus de comparer la Grande-Bretagne à l'une des îles Fortunées. L'ouvrage est particulièrement intéressant pour la définition nationale et la représentation du territoire, puisqu'il est d'abord publié pendant le règne d'Élisabeth, qu'il est censé célébrer, et que le règne de Jacques I<sup>er</sup> lui redonne vie et l'occasion de montrer, dans sa préface, que la perfection insulaire du pays est issue de l'association de peuples hétérogènes à l'origine. D'ailleurs, comme on peut le voir sur la page de titre de l'ouvrage, la vision de Camden est parfaitement illustrée par la gravure où l'on voit « Britannia » sertie dans un écriin la protégeant, et dont les frontières sont celle de l'océan.

Dans le *Panegyrique*, Daniel ne manque pas non plus d'associer l'île de Grande-Bretagne à sa représentation mythologique, en disant à Jacques I<sup>er</sup> que le nouvel État est devenu, grâce à lui, « fortuné » (« *That from thee, men might reckon how this State / Became restor'd, and was made fortunate* »<sup>26</sup>), adjectif qui rappelle bien sûr le mythe des îles Fortunées.

23 « Britain among the Fortunate Isles », art. cit.

24 Virgile, *Bucoliques*, I, 66, traduction E. de Saint-Denis, revue et corrigée par Roger Lesueur, Paris, Belles Lettres, 1992, p. 41.

25 Bruno, Giordano, *Des fureurs héroïques*, in Œuvres complètes, vol. VII, Paris, Belles Lettres, 2008, texte établi par Giovanni Aquilecchia, Introduction et notes Miguel Angel Granada, Traduction de Paul-Henri Michel, revue par Yves Hersant, nouvelle édition revue par Zaira Sorrenti, p. 18.

26 [...] afin qu'en toi que les hommes voient que cet Etat / Fut restauré, et devint fortuné (535-6).

En 1592, le même Samuel Daniel utilisait la référence à Virgile exprimant la séparation de la Grande-Bretagne du reste du monde dans des poèmes qui pourtant ne devraient pas, selon les codes établis, être de nature politique, puisqu'il s'agit des sonnets du recueil *Delia*<sup>27</sup>. Or dans ces sonnets néo-pétrarquistes, Daniel exprimait déjà la question de l'identité nationale dans des termes similaires à ceux de ses poèmes ultérieurs. *Delia*, l'amante du recueil, est anglaise : elle est définie ainsi au sonnet 35 où Daniel affirme que, bien qu'il ne soit pas Pétrarque, *Delia* est une Laure dont la beauté brille autant que celle de la belle du Vaucluse. Le poète est « né dans un climat plus froid » qui ne l'empêche pas de ressentir en lui la même chaleur que celle du poète toscan<sup>28</sup>. Surtout, il peut répandre la renommée de *Delia* sur tout le territoire de « la plus belle des îles ». Mais c'est surtout au sonnet 44, « *Drawne with th'attractive vertue of her eyes* » (Attiré par la vertu charmante de ses yeux), que l'on retrouve l'idée du détachement, de l'isolement de cette île, avec la reprise du vers de Virgile :

*Florish faire Albion, glory of the North,  
Neptunes darling helde between his armes:  
Devided from the world as better worth,  
Kept for himself, defended from all harmes.*<sup>29</sup>

Les sonnets de Daniel exploitent déjà sa veine nationaliste, fondée non seulement sur la vision virgilienne de l'île parfaite isolée du monde, mais aussi de l'empire du nord, s'opposant toujours au danger venu du sud (ici, Italie, pays à la fois admiré et détesté) ou de l'est (que Daniel appelle aussi « gothique » et « asiatique » dans « Lépître au prince Henry »). Dans le poème de Daniel qui date de 1592, Albion est une figure masculine. Or Albion est une figure féminine dans un autre texte, datant celui-ci du règne de Jacques I<sup>er</sup>. Il s'agit du poème accompagnant le frontispice de l'œuvre poétique de Michael Drayton, *Poly-Olbion* (1612), description de la Grande-Bretagne région par région, c'est-à-dire, selon le terme consacré à l'époque, description chorographique, ainsi que l'indique d'ailleurs le titre complet de l'ouvrage : *Poly-Olbion or : A chorographicall*

27 Edition utilisée : Samuel Daniel, *Poems and A Defence of Ryme*, éd. Albert Colby Sprague, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1950.

28 Thou canst not dye whilst any zeale abounde,  
In feeling harts, that can conceive these lines:  
Though thou a *Laura* hast no *Petrarch* founde  
In base attire, yet cleerely Beautie shines.  
And I, though borne in a colder clime,  
Doe feele mine inward heate as great, I knowe it:  
He never had more faith, although more rime,  
I love as well, though he could better shew it.  
But I may ad one feather to thy fame;  
To helpe her flight throughout the fairest Ile:  
And if my penne could more enlarge thy name,  
Then shouldst thou live in an immortal stile.  
But though that *Laura* better limned bee,  
Suffice, thou shalt be lov'd as well as shee (sonnet 35)

29 Prospère, bel Albion, gloire du nord,  
Chéri de Neptune qui te tient entre ses bras,  
Coupé du monde par ta valeur si grande,  
Protégé par lui-même, défendu de tout mal.



*description of all the Tracts, Rivers, Mountaines, Forests and Other Parts of the Renowned Isle of Great Britain* (Poly-Olbion ou : Une description chorographique des routes, fleuves, montagnes, forêts, et autre parties de cette île renommée de Grande-Bretagne). C'est pourtant un poème qui forme un tout et qui est en quelque sorte une version poétique du *Britannia* de Camden, même si son but est aussi de donner une description précise du pays. Comme Camden, il débute son ouvrage par un rappel de la citation de Virgile sur la séparation de la Grande-Bretagne du reste du monde. Sur la page de titre, l'allégorie de la Grande-Bretagne, Albion, est donc une figure féminine. Évidemment, comme l'a montré Richard Helgerson dans *Forms of Nationhood. The Elizabethan Writing of England*<sup>30</sup>, cette figure rappelle celle d'Élisabeth I<sup>re</sup> dans ses représentations déjà évoquées ici, comme sur la page de titres de l'*Atlas* de Saxton, par exemple. Ce qui est particulièrement intéressant ici est que cette figure féminine est drapée dans une carte de la Grande-Bretagne parsemée de symboles représentant villes et fleuves. Elle est entourée de quatre souverains emblématiques de la Grande-Bretagne : la figure de Brute (légendaire fils d'Énée qui aurait fondé Albion, selon Geoffrey de Monmouth) ; un Romain ; un Saxe ; un Normand. Albion est donc le produit de ces quatre souverains ou, comme le dit Helgerson, c'est une figure féminine qui est objet de désir politique. Dans la description du frontispice, Drayton décrit Albion « dans les bras de Neptune » et « seule / Nommée l'île de l'Océan ». Il insiste ainsi sur la définition insulaire de la Grande-Bretagne en précisant ce caractère de singularité.

Ainsi, il semble que dans ces représentations de la Grande-Bretagne durant le règne de Jacques I<sup>er</sup>, l'on retrouve des similitudes avec les représentations élisabéthaines du pays. On passe de la forteresse imprenable qu'était Élisabeth à une figure féminine généralement issue de la mythologie. L'affirmation de l'insularité de la Grande-Bretagne semble faire pendant à l'affirmation de la virginité de la reine, composante essentielle de la représentation élisabéthaine. Néanmoins, comme on le voit sur la page de titre du *Poly-Olbion* de Drayton, la présence de souverains entourant Albion suggère que celle-ci peut se laisser séduire par d'éventuels admirateurs.

Cette rhétorique de la séduction et de la relation, non plus amoureuse mais conjugale, entre le souverain et le territoire semble confirmée par un discours de Jacques I<sup>er</sup> prononcé devant la chambre des Lords le 19 mars 1604. Il s'agit de son premier discours devant le parlement anglais. Jacques I<sup>er</sup> y rappelle notamment, comme l'avait fait Samuel Daniel dans son poème, l'importance de l'union des deux nations, Angleterre et Écosse et rappelle, comme l'avait fait aussi Daniel, qu'il descend en droite ligne du roi Henry VII, celui qui a mis fin à la guerre des deux Roses. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que Jacques I<sup>er</sup> utilise des métaphores corporelles. Certaines sont bien sûr courantes, comme lorsqu'il évoque le « corps » de la nation représenté par le parlement, lui-même en étant la « tête ». Mais il évoque aussi l'union se faisant « dans son propre sang », et insiste sur l'idée de l'unité comme étant liée au caractère insulaire de la Grande-

30 Chicago, Londres, University of Chicago Press, 1992.

Bretagne, telle qu'il l'appelle et telle qu'elle n'existe pourtant pas encore officiellement. Dieu lui-même, dit-il, « nous a tous fait dans cette île unique, entourée d'une seule mer, et en elle-même par nature indivisible ». L'île est désormais, ajoute-t-il, « un petit monde en lui-même ». Enfin, il termine par la métaphore conjugale bien connue : « *I am the Husband, and all the whole Isle is my lawfull Wife; I am the Head, and it is my Body* ». (Je suis l'époux, et l'île tout entière est mon épouse légitime. Je suis la tête, et c'est mon corps). La fin du discours est émaillée de métaphores géographiques qui rappellent le poème de Daniel et qui mettent l'accent sur l'importance de l'idée de territoire unifié.

Jacques I<sup>er</sup> devenant l'époux de cette île, figure féminine, le passage d'Élisabeth à Jacques I<sup>er</sup> ne semblerait pas induire de transformation dans le genre de la représentation : apparemment, la Grande-Bretagne, sous Élisabeth ou sous Jacques I<sup>er</sup>, est rarement représentée par une figure masculine. Ce territoire a donc un « corps » féminin uni à celui du roi. Samuel Daniel suggérait déjà cette idée dans son poème de 1603 en parlant de membres disjoints enfin réunis, mais sans attribuer un genre particulier à ce corps. Dans ce premier discours du roi, le corps imprenable, celui de la reine vierge, devient île conquise (légitimement) par Jacques I<sup>er</sup>, époux<sup>31</sup> qui, selon le discours du roi, règne désormais sur ce corps<sup>32</sup>.

On peut dire qu'avec l'arrivée de Jacques I<sup>er</sup> au pouvoir, l'insularité de la Grande-Bretagne fait l'objet d'un discours ambigu : elle est sans cesse réaffirmée dans les représentations, textuelles ou visuelles, comme pour repousser cette union avec un roi venu pourtant de l'intérieur de l'île même, mais d'une partie de l'île que l'on avait auparavant choisi d'ignorer.

Christine SUKIC

Université de Reims Champagne-Ardenne

CIRLEP, EA 4299

31 Ernst H. Kantorowicz fait d'ailleurs allusion à ce discours dans *The King's Two Bodies. A Study in Medieval Political Theory*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1957, p. 223.

32 Voir également à ce sujet l'ouvrage de Jonathan Goldberg, *James I and the Politics of Literature*, Stanford University Press, 1989.

## Bibliographie

- Bennett, Josephine Waters, « Britain among the Fortunate Isles », *Studies in Philology*, vol. 53, N°2 (Apr., 1956), p. 114-40.
- Born, Lester K., « Erasmus on Political Ethics: the *Institutio Principis Christiani* », *Political Science Quarterly*, vol. 43, n°4 (déc. 1928), p. 520-43.
- Bruno, Giordano, *Des fureurs héroïques*, in Œuvres complètes, vol. VII, Paris, « Belles Lettres », 2008, texte établi par Giovanni Aquilecchia, Introduction et notes Miguel Angel Granada, Traduction de Paul-Henri Michel, revue par Yves Hersant, nouvelle édition revue par Zaira Sorrenti.
- Daniel Samuel, *A panegyrike congratulatory to the Kings Maiestie Also certaine epistles*, Londres, 1603.
- , *Delia, in Poems and A Defence of Ryme*, éd. Albert Colby Sprague, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1950.
- , *Tethys Festival, in Court Masques*, éd. David Lindley, The World's Classics, Oxford University Press, 1995.
- , « To Prince Henrie », in John Pitcher, *Samuel Daniel: The Brotherton Manuscript. A Study in Authorship*, The University of Leeds School of English, 1981, p. 131-7.
- Donne, John, *Poésie*, traduction et édition Robert Ellrodt, Paris, Imprimerie Nationale, 1993.
- Drayton, Michael, *Poly-Olbion*, London, Printed for H. L[ownes] for M. Lownes, I. Browne, I. Helme, and I. Busbie, [1612].
- Fitzmaurice, Andrew, *Humanism and America: An Intellectual History of English Colonisation, 1500-1625*, Cambridge University Press, 2003.
- Goldberg, Jonathan, *James I and the Politics of Literature*, Stanford University Press, 1989.
- Helgerson, Richard, *Forms of Nationhood. The Elizabethan Writing of England*, Chicago, Londres, University of Chicago Press, 1992.
- Hodgkins, Christopher, *Reforming Empire: Protestant Colonialism and Conscience in British Literature*, University of Missouri Press, 2002.
- Jonson, Ben, *The speeches at Prince Henry's barriers in The Workes of Benjamin Jonson*, London, 1616.
- Kantorowicz, Ernst H., *The King's Two Bodies. A Study in Medieval Political Theory*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1957.
- Klein, Bernhard, *Maps and the Writing of Space in Early Modern England and Ireland*, London, Palgrave, 2001.
- Macinnes, Ian, « 'Some Gothicq barbarous hand' : Poetry and Foreign Policy in Samuel Daniel's 'Epistle to Prince Henry' », *Appositions: Studies in Renaissance/ Early Modern Literature & Culture*, 2009 (2).
- Shakespeare, William, *Richard II*, trad. Jean-Michel Déprats, in *Histoires*, vol. 2, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard.
- Stewart, Alan, *The Cradle King. A Life of James VI & I*, Londres, Chatto & Windus, 2003.
- Strong, Roy, *Henry Prince of Wales and England's Lost Renaissance*, Londres, Pimlico, 2000 [1986].
- Virgile *Bucoliques*, I, 66, traduction E. de Saint-Denis, revue et corrigée par Roger Lesueur, Paris, Belles Lettres, 1992.

